

1^{ère} de couverture : Anna Picco, *Haut les Mains !*, 2018,
plume et crayons de couleurs sur papier, 59 x 42 cm
© Anna Picco

ISBN : 2-9521139-4-7
© *Revue Illusio, Caen, 2020.*

Dépôt légal : octobre 2020

Directeur de publication

Patrick Vassort
Maître de conférences en Sociologie
Habilité à Diriger des Recherches

Directeur de rédaction

Nicolas Oblin
Docteur en Sociologie
Professeur des écoles

Comité de rédaction

Samuel Badaud *Libraire*
Martin Benoist *Réalisateur*
Marc Chatellier *Docteur en Sciences de l'éducation - Professeur des écoles*
Nicolas Coulmain *Libraire*
Camille Dal *Professeur des écoles*
Ronan David *Docteur en Sociologie*
Fabien Lebrun *Docteur en Sociologie*
Lucie Mercier *Intervenante sociale*
Nicolas Oblin *Docteur en Sociologie - Professeur des écoles*
Anna Picco *Artiste*
Patrick Vassort *Maître de conférences en Sociologie-HDR*

Comité scientifique

Pierre Ansart	Professeur émérite de Sociologie Université Paris VII-Denis Diderot (1922-2016)
Jacques Ardoino	Professeur émérite en Sciences de l'éducation Université de Paris VIII-Saint-Denis (1927-2015)
Marc Berdet	Docteur en Philosophie Université catholique de Valparaíso - Chili
Gérard Briche	Professeur d'Esthétique Université de Lille III
Christophe David	Maître de conférences en Philosophie Université de Rennes II
Christophe Dejours	Professeur titulaire de la chaire de Psychanalyse-Santé-Travail Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM)
Michel Dobry	Professeur de Science politique Université de Paris I-Sorbonne
Yves Dupont	Professeur émérite de Sociologie Université de Caen
Roland Gori	Psychanalyste - Professeur émérite en Psychopathologie clinique Université d'Aix-Marseille I
Rémi Hess	Professeur en Sciences de l'éducation Université de Paris VIII-Saint-Denis
Luce Irigaray	Directrice de recherche en Philosophie au CNRS
Albert Jacquard	Biologiste - Généticien (1925-2013)
Anselm Jappe	Professeur d'Esthétique Accademia di Belle Arti di Sassari, Sardaigne - Italie
Claude Javeau	Professeur émérite de Sociologie Université Libre de Bruxelles - Belgique
Martin Jay	Professeur émérite d'Histoire Université de Californie-Berkeley - États-Unis
Albert Memmi	Professeur émérite de Sociologie Université de Paris X-Nanterre (1920-2020)
Edgar Morin	Directeur de recherche émérite au CNRS et chercheur au Centre d'études transdisciplinaires en Sociologie, Anthropologie et Histoire
Orietta Ombrosi	Maître de conférences en Philosophie morale Université de Rome - Italie
Florent Perrier	Maître de conférences en Esthétique et théorie de l'art Université de Rennes II
Ignacio Ramonet	Professeur de Théorie de la communication Université de Paris VII-Denis Diderot
Roswitha Scholz	Philosophe, membre du groupe <i>Exit!</i> Allemagne
Patrick Tort	Directeur de l'Institut Charles Darwin International Professeur détaché au Muséum d'Histoire naturelle
Enzo Traverso	Professeur de Sciences humaines Cornell University-New York - États-Unis
Norbert Trenkle	Philosophe, membre du groupe <i>Krisis</i> Allemagne
Louise Vandelac	Professeur de Sociologie Université du Québec à Montréal (UQÀM) - Canada
Olivier Voirol	Maître d'enseignement et de recherche en Science sociales Université de Lausanne - Suisse
Rolf Wiggershaus	Philosophe Allemagne

DE L'ENFANCE AU TEMPS DE L'HUMANITÉ SUPERFLUE

VOLUME II : SUBJECTIVATION, RÉIFICATION, ANÉANTISSEMENT

Illusio, n° 19 - Hiver 2020/2021

Revue Illusio - Patrick Vassort

*E-mail : revue.illusio@wanadoo.fr
Site Internet : <http://revueillusio.free.fr>*

Collectif Illusio	11
<i>Éditorial</i>	

SUBJECTIVATION

Florent Perrier	17
<i>Furetages en utopie</i>	
Benoît Bohy-Bunel	37
<i>Protégeons le miracle de l'enfance</i>	
Jean-Paul Thomas	47
<i>Joanny, ou les adieux à l'enfance</i>	
Josep Rafanell i Orra	53
<i>Les enfants, ces anormaux... qui ne demandent qu'un peu de confiance</i>	
Christophe David	75
<i>Petite histoire du dessin d'enfant</i>	
Philippe Baudouin	107
<i>Féeries radiophoniques et autres causeries pour enfants. Walter Benjamin au microphone</i>	
Marc Chatellier	131
<i>Entre désir et croyance, entre mimesis et catharsis</i>	
Robert Harvey	151
<i>Jean-François Lyotard, l'infantia et « l'humanité superflue »</i>	

RÉIFICATION

René Schérer	171
<i>À rebours</i>	
suit de <i>Que faire de nos voyous ?</i>	
et de <i>De la violence institutionnelle</i>	
Claude Javeau	209
<i>Corps de l'enfant, corps du délit</i>	
Fabien Lebrun	221
<i>De la destruction des enfants par les écrans. De la France au Congo, itinéraire d'une enfance anéantie</i>	

Götz Eisenberg	265
<i>L'enfant considéré comme un bio-investissement</i>	
Anselm Jappe	275
<i>Que manque-t-il aux enfants ?</i>	
Patrick Rabet	291
<i>À quoi peut bien servir la colo ?</i>	
Ronan David	317
<i>Les promesses utopiques de l'enfance</i>	
Agustín García Calvo	343
<i>Que sait un enfant ?</i>	

ANÉANTISSEMENT

Armel Campagne	357
<i>Vers des enfances superflues ?</i>	
<i>Fragments d'histoire des enfances populaires au sein du capitalisme</i>	
Patrick Vassort	373
<i>L'enfance : une utopie devenue champ de bataille.</i>	
<i>Fragments d'histoire</i>	
Christophe David	411
<i>Dessine ta guerre. Remarques sur des dessins d'enfants algériens réfugiés en Tunisie pendant la guerre d'indépendance</i>	
Julien Long	425
<i>Mécanisme du soupçon, effacement éducatif et altérité biopolitique : quand l'Aide Sociale à l'Enfance fabrique une jeunesse indésirable</i>	
Marie Plagès	445
<i>Archéologie psychique du trauma.</i>	
<i>La rencontre dans l'exil, un signifiant possible</i>	
Raul César Arechavala Silva et Magda Judith Colindres Garay	463
<i>Honduras et Amérique centrale :</i>	
<i>instabilité politique, narco-États, gangs, maras et pandillas</i>	
Fabien Lebrun	483
<i>Guerre contre les enfants et enfants en guerre.</i>	
<i>Le capitalisme ou la haine de l'enfance</i>	

Iconographie

Martin Benoist

Cette colo là

martin_benoist@hotmail.fr

Loreto Corvalán

La course

La cage

L'école

*loretocorvalan@gmail.com
<http://loretocorvalan.free.fr>*

Philippe Doutrelepont

Le pion

ART&ART

*philledoutrelepont@hotmail.com
<http://phildoutrelepont.be>*

Bernard Faucon

Bleu d'écume

L'oiseau

*info.contact@bernardfaucon.net
<https://www.bernardfaucon.fr>*

Agnès Geoffray

Métamorphose IV

Meadow

*ageoffray@gmail.com
<https://www.agnesgeoffray.com/>*

Christophe Leroux

L'alcove

Marylise Navarro

Éclipse

Table rase, manière noire

Sans titre

Cache cache

Sans titre

marylise.navarro@gmail.com

Jean Ostovany

Sans titre

Sans titre

j.ostovany@gmail.com
Jeanostovany.wordpress.com

Paquito

Sans titre

Sans titre

g.paquito@gmail.com
https://www.paquito.fr/

Anna Picco

Les Passages

Naked (détail)

Sans titre

Enfant

Néant

Sans titre

Gaspard Baron

Toute puissance

Heimat

Antonia das Mortes

Sans titre

Sans titre

anna.picco@gmail.com

Rémy Thoirain

Sans titre

Sans titre

Marie Vandooren

Grimpez

Sans titre

Déconstruction

La ville qui peint la mer

vandoorenmarie@gmail.com

Roboam (Joseph) Vassort

Le Clown

Marc Vassort

Les visages



Anna Picco, *Les Passages*, crayons de couleurs et plume sur papier, 60 x 42 cm, 2018.

Éditorial

Collectif Illusio

LE 22 MAI 2020, dans sa centième année, décédait, à Paris, Albert Memmi, tout à la fois écrivain, essayiste et sociologue. Il accompagnait depuis les années 1980 le parcours intellectuel de l'un d'entre nous, Patrick Vassort, avant de devenir l'un des membres de notre « Comité scientifique » en 2005. Sa gentillesse, sa disponibilité, sa connaissance de la vie, de l'épistémologie, son imagination conceptuelle et paradigmatique, en faisaient un membre essentiel de notre monde intellectuel, de l'horizon de notre revue et de notre pensée. Le vide qu'il laisse, déjà, est immense. Il incarnait, de manière singulière, donc universelle, tout à la fois l'histoire de la colonie et de la décolonisation, celle des Juifs tunisiens, de la Seconde Guerre mondiale en Afrique du Nord, l'intégration dans la culture française, la reconstruction de l'Université française dans l'après-guerre, une part de l'histoire intellectuelle du XX^e siècle « français » de par ses travaux et de ses relations avec Georges Gurvitch, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Louis Aragon, et tant d'autres que nous ne pourrions citer tant la liste serait longue.

Son regard bienveillant, parfois amusé, était le reflet d'une vie pleine d'expériences et de réflexions dont il n'avait jamais fini de faire le tour. Il continuait, à l'approche d'un siècle de vie, de s'étonner et de vouloir comprendre, de s'informer et de chercher à savoir, multipliant les questions, les hypothèses et les analyses. Nous n'aurions, évidemment, pas assez d'un volume de notre revue pour rendre hommage à l'homme et à l'intellectuel qu'il fût.

Alors, pour ce numéro consacré à l'enfance, nous souhaiterions rappeler simplement que ce rivage, qu'est cet âge de la vie, avait pour Memmi une importance capitale. Il n'a, d'ailleurs, cessé d'y revenir et

nous pourrions, sans peur de nous tromper, affirmer que son œuvre sera marquée par son enfance à Tunis. Il y découvrira les différences dont le « racisme » se nourrit, en inventera le concept d'« hétérophobie » trop peu utilisé mais dont nous sommes certains que sa connaissance et son utilisation permettrait d'éclairer les conflits contemporains, internationaux et locaux, les « petites » violences quotidiennes, les aigres tentatives de domination. Il y puisera une partie importante de son imagination méthodologique que nous découvrirons dans les « portraits ». Cette enfance, il nous la livre – sous forme romancée car, comme il le confiait parfois, « une autobiographie est toujours mensongère », la mémoire déformant parfois les événements, les oublis, volontaires ou non, structurant le récit – dans un ouvrage : *La Statue de sel*. Nous y retrouvons, sous la plume alerte de l'auteur, sa vie se déroulant dans un environnement saisissant : celui de la Hara, le ghetto juif de Tunis. Il y évoque le travail de son père, l'activité de sa mère, l'école, les vêtements pauvres et le lycée Carnot, la religion, la vie de quartier, les premières amours, la mémoire et les « chaînes mythiques » que l'enfance construit, la vie quotidienne à la maison, les petites « fêtes » qui s'y organisaient.

Ce retour à l'enfance au travers de l'ouvrage d'Albert Memmi est sans doute nécessaire pour rappeler que l'enfance est le moment où l'avenir apparaît, où il se construit. Les conditions de vie de l'enfant, avec toute la complexité liée à la singularité des situations, restent le socle du devenir. Une question nous est au fond posée au travers de l'œuvre de cet incomparable intellectuel : qu'avons-nous fait de notre enfance et qu'avons-nous construit à partir de celle-ci ? Cette question pourrait sembler mélancolique – et peut-être l'est-elle – mais elle est aussi riche de promesses si nous cherchons, comme Albert Memmi le fit lui-même, l'humanisme qui se cache derrière les épreuves de la vie.

Après un premier volume consacré à l'éducation des enfants et notamment à l'analyse critique de l'institution scolaire, *Illusio* donc poursuit son exploration du continent « enfance » à l'heure de la massification, du conformisme et de la domination du « monde-marchandise ». Au temps de l'humanité superflue, les enfants y sont produits, fabriqués, numérisés, standardisés et surveillés dans les centres mondialisés quand d'autres, aux périphéries du monde, se trouvent brutalisés, enrôlés dans des organisations mafieuses et criminelles, exploités pour produire les richesses du monde sans que la plupart de ces enfants n'aient la possibilité de « jouer le monde » et par là d'échapper à l'aliénation et à la soumission.

C'est autour d'un mouvement d'analyse de la catégorie de l'enfance, d'une part, et du devenir des enfants, d'autre part, que ce second volume se déploie. L'enfance y est travaillée en tant qu'elle ne saurait se limiter et être définie par un âge de la vie mais plutôt comme la condition de possibilité de faire advenir ce qui n'est pas encore. En ce sens, l'enfance apparaît comme une matrice de créativité, par laquelle l'accouchement de mondes nouveaux devient possible, que ce soit dans le jeu ou dans l'art, ou quand le jeu prend les formes de l'art, sans qu'il soit pos-

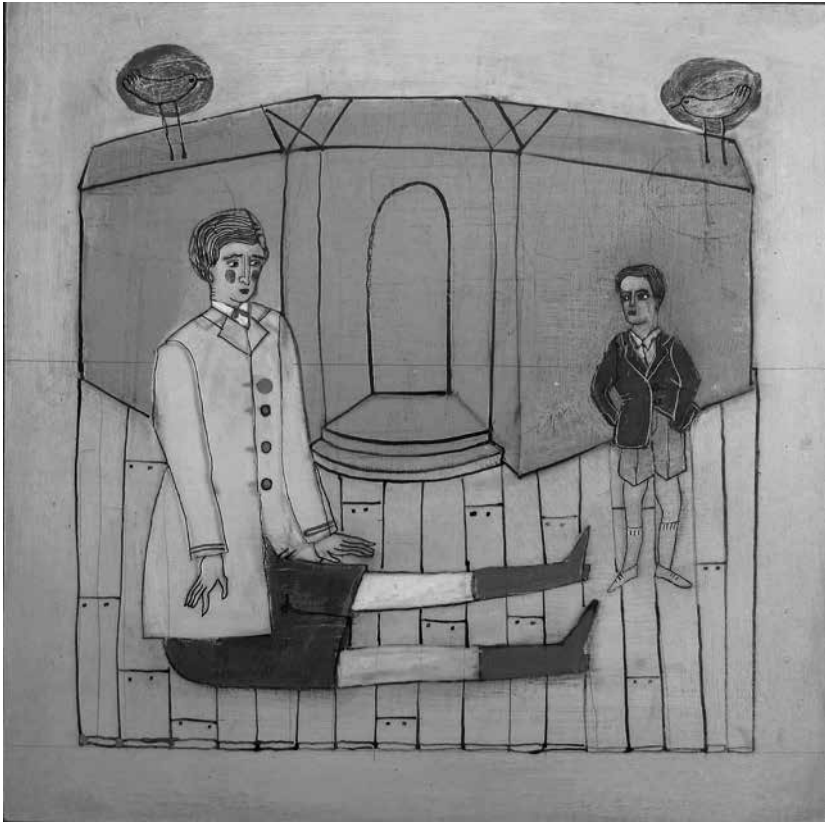
sible de réduire ou de rapporter ces derniers à un âge plus qu'à un autre. La situation d'enfance se rapporte alors à une situation de pauvreté, de faiblesse également (celle de *l'in-fans*) qui rend nécessaire l'expérience par laquelle les individus s'approprient et façonnent un monde, leur monde, pièce par pièce, ayant « pris à tâche d'explorer des possibilités radicalement nouvelles, explique Walter Benjamin, fondées sur le discernement et le renoncement. Dans leurs bâtiments, leurs tableaux et leurs récits, poursuit le philosophe, l'humanité s'apprête à survivre, s'il le faut, à la civilisation » (1).

Chez Hannah Arendt, l'enfance apparaît également comme la condition nécessaire à l'advenue de nouveaux possibles et, de même que Benjamin, elle lie sa pensée de l'enfance à celle de la déchéance – œuvre de la modernité – de l'expérience, au sens de l'héritage, des anciens comme des ancêtres, qui faisait autorité. Non sans faire écho à la dialectique benjaminienne (déclin de l'expérience et du récit des anciens), la perte des références liées à la tradition qui consacre même un « siècle de l'enfance », souligné par Arendt, ouvre paradoxalement sur une entrave voire une destruction de la « spontanéité » dont il est difficile de n'en pas percevoir un caractère central de l'enfance. C'est le même siècle, ce vingtième, qui va consacrer à la fois « l'enfance » et produire le totalitarisme qui, toujours selon Arendt, se distingue des régimes autoritaire et tyrannique, synonymes de restrictions et d'abolition de la liberté politique, par « l'élimination totale de la spontanéité même, c'est-à-dire de la manifestation la plus générale et la plus élémentaire de la liberté humaine » (2). Pour Arendt, il est ici question de conditionnement, certes politique, mais essentiellement culturel et éducatif. Or, et la méprise des gauchistes vis-à-vis d'Arendt trouve ici son fondement, l'autorité de l'héritage n'a pas vocation à reproduire *ad vitam aeternam* le monde tel qu'il est, mais à conserver les conditions d'une liberté politique nécessaire pour résister aux conditionnements culturels et sociaux et à rendre ainsi possible le maintien de la spontanéité, l'expérience de l'enfance, en même temps que la possibilité de créer des mondes.

Si ce numéro offre de multiples occasions de penser l'enfance dans sa première partie, notamment la spontanéité arendtienne, l'expérience benjaminienne et la subjectivité henryenne, de nombreuses contributions, dans la deuxième partie, dénoncent les conditionnements culturels et sociaux qui, sous couvert d'émancipation et de libération d'une catégorie « opprimée », en détruisent dans l'œuf le potentiel émancipateur. La troisième partie regroupe des textes consacrés aux formes passées et actuelles de destruction des enfants et, *in fine*, de leur enfance, victimes des guerres, des migrations forcées, de l'exploitation par le travail, de déprivations, etc.

(1) Walter Benjamin, « Expérience et pauvreté », in *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 2000, p. 372.

(2) Hannah Arendt, « L'autorité au XX^e siècle (1956) », in *La Révolution qui vient*, Paris, Payot & Rivages, 2018, p. 104.



Loreto Corvalán, *L'école*, technique mixte, gouache sur bois,
encres, stylo bille, 30 x 30 cm.

Jean-François Lyotard, *l'infantia* et « l'humanité superflue »

« La déliaison qui défait l'expérience est toujours cruelle mais, selon Lyotard, elle dit quelque chose de notre condition inhumaine. L' "enfance" nomme pour lui cette inhumanité qui, par delà les âges de la vie, livre la sensibilité à la violence d'événements l'affectant, sans possibilité de les articuler en mots et de les coordonner en une histoire ».

Corinne Énaudeau, « La politique entre nihilisme et histoire », in *Cités*, n° 45 (« Lyotard politique »), Paris, PUF, 2011, p. 109.

Robert Harvey

É TANT DONNÉ L'HYPOTHÈSE enfouie dans la question explicite qui constitue le titre de ce collectif – à savoir « Qu'en est-il de l'enfance dès lors que l'humanité nous paraît superflue ? » –, l'œuvre de Jean-François Lyotard – surtout, sans doute, dans sa phase tardive – semble particulièrement adéquate à l'exigence d'une réponse. Implicite donc, cette hypothèse générant cette question est celle, fondamentale, de l'anthropocène : en sommes-nous arrivés au dépassement ou, plutôt, à la déliquescence de ce par quoi nous nous étions définis depuis deux, trois millénaires ? À l'aune de ce concept solipsiste de « l'humanité », ne sommes-nous pas devenus dorénavant « inhumains » ou peut-être bien « *anhumains* » ?

L'œuvre qui va nous occuper pour ces quelques pages – celle de Jean-François Lyotard – nous apprend que l'enfance entretient un lien intrinsèque avec cet autre concept idiosyncrasique qu'est l'inhumain. Comme la citation de sa fille l'indique en exergue, la formule est évidemment brutale. Mais est-ce le dernier mot de Lyotard sur le destin de l'espèce ? On ne saurait l'affirmer sans examiner de plus près ce que le philosophe entendait et souhaitait faire entendre par « enfance » et « inhumain ». Aussi, et ce n'est pas accessoire, ce « nous » qui vient ponctuer ces phrases, qui est-ce ? Quel est son rôle dans la déchéance humaine ? Tenter des réponses à ces questions constituera la tâche à laquelle je m'attèle ici.

Toute politique est-elle forclore ? Toute pensée d'une communauté universelle est-elle frappée à jamais de désespoir ? La réponse lyotardienne est restée jusqu'à la fin un emphatique « Non ! ». Pourtant, cet

espoir ténu est, comme chez Emmanuel Levinas où la liberté et non pas l'espoir est en jeu, un *difficile* espoir. Relisons ces ultimes réflexions de Lyotard, qui tenait jusqu'à la fin à sa dérive à partir de Marx et Freud, ces réflexions à l'orée du recueil d'essais intitulé avec une ironie tout sérieuse *L'Inhumain* : « comme enfin le développement est cela même qui soustrait à l'analyse et à la pratique l'espoir d'une alternative décisive au système, comme la politique que "nous" avons hérité des pensées et des actions révolutionnaires se trouve désormais sans emploi (qu'on s'en réjouisse ou le déplore), la question que je pose ici est simplement celle-ci : que reste-t-il d'autre, pour résister, que la dette que toute âme a contractée avec l'indétermination misérable et admirable d'où elle est née et ne cesse de naître ? C'est-à-dire avec l'autre inhumain ? De cette dette envers l'enfance, on ne s'acquitte pas. Mais il suffit de ne pas l'oublier pour résister et, peut-être, pour n'être pas injuste. C'est la tâche de l'écriture, pensée, littérature, arts, de s'aventurer à en porter témoignage » (1).

À l'occasion de cet éloge lyotardien à la force faible de l'enfance, j'ouvre une brève parenthèse pour constater que la réception en anglais de Lyotard a par trop contribué à la mécompréhension de ce que le philosophe signifiait par le terme. L'unique mention d'enfance dans un bref volume d'initiation reproduit la traduction fallacieuse d'enfance en « *childhood* » que l'on trouve dans la version anglaise de *L'Inhumain* (2). Et dans un essai intitulé *Lyotard and the Inhuman* (3), ni enfance (que ce soit traduit « *infancy* » ou « *childhood* ») ni *infans* ne se trouvent parmi les « idées clés » compilées en fin d'ouvrage. Or, on ne peut comprendre l'enfance qu'en proximité intime avec l'inhumain. Pour le dire avec l'ironie énergumène qu'affectionnait Lyotard lui-même, l'enfance *est* inhumaine par définition.

Je reprends mon élan initial... Au bord du précipice où se conjuguent désespoir et mélancolie – état d'esprit dont « l'humanité superflue » est l'une des expressions de dernière instance –, l'enfance selon Jean-François Lyotard ouvre sur une politique encore possible. Témoin ce relatif enthousiasme pour « ce temps d'avant le *logos* [qui] s'appelle *infantia* » qui perdure en nous : « L'espace domestique », écrit-il dans « *Domus et la mégapole* », « est une communauté à l'ouvrage. Elle ne cesse d'œuvrer. Elle-même œuvre de ses œuvres. Celles-ci opèrent et se distribuent de soi, de coutume. L'enfant est l'une d'elles, la première, le premier fruit, *the offspring*. Il portera fruit. Dans le rythme domestique, il est le moment, le suspens de la reprise, le germe. Il est ce qui aura été.

(1) Jean-François Lyotard, *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Paris, Klincksieck, 2014, p. 18.

(2) Cf. Simon Malpas, *Jean-François Lyotard*, London, Routledge, 2002. Par ailleurs, l'auteur ne trace aucun lien entre l'enfance et l'inhumain, qui est amplement discuté.

(3) Cf. Stuart Sim, *Lyotard and the Inhuman*, Duxford, Icon, 2001.

Il est la surprise, le récit qui se relève. Non-parlant, *infans*, il babillera, parlera, racontera, aura raconté, sera raconté, aura été raconté. L'œuvre commune est la *domus* elle-même, c'est-à-dire la communauté » (4).

Définition

Telle que Lyotard l'intronise et la vénère dans la préface de *L'Inhumain*, érigée comme elle est en bastion contre cet autre inhumain dont nous passons maîtres, on comprend (mais sans savoir comment ni pourquoi) que l'enfance est bien plus ou autre chose que le premier âge de l'homme. Et *L'Inhumain* est loin d'être le seul texte où l'enfance est mise en exergue. Dans une série de lettres adressées à des enfants, dont le sien, et publiée en 1986, Lyotard revient une nouvelle fois expliquer son intraitable idée du postmoderne (5). En 1991, ce sont ses six méditations sur Joyce, sur Kafka, sur Arendt et d'autres, réunies sous le titre *Lectures d'enfance* (6). Hautement ambigu dans sa simplicité, ce titre – que le tentant « *Childhood Readings* » en anglais ne pourrait qu'induire en erreur – signifie que la lecture de Valéry ou de Freud, par exemple, peut approfondir le sens spécifique qu'il prête à « enfance ». Ces exquis essais sont préfacés par une description poétique de la problématique de l'indécidable et du si puissant seuil entre l'enfant et l'adulte : « Nul ne sait écrire. [...] La chose dont ces écrits divers sont en souffrance porte divers noms, des noms d'élosion. [...] Baptisons-la *infantia*, ce qui ne se parle pas. Une enfance qui n'est pas un âge de la vie et qui ne passe pas. Elle hante le discours. Celui-ci ne cesse pas de la mettre à l'écart, il est sa séparation. Mais il s'obstine, par là même, à la constituer, comme perdue. À son insu, il l'abrite donc. Elle est son reste. Si l'enfance demeure chez elle, ce n'est pas quoique mais parce qu'elle loge chez l'adulte » (7).

L'enfance dont parle Lyotard peut traduire aussi la perplexité, la gêne, voire l'incapacité que j'éprouve, par exemple, en ce moment-même où je rédige cet essai dans ma vie quotidienne à Berlin où je mets mon rapport à la langue allemande à l'épreuve. « Mon » allemand, certes d'un niveau moyen quant à la lecture de textes philosophiques, est lamentablement défaillant quand il s'agit de parler. Mon allemand oral est « infantile », pour emprunter cette heureuse déclinaison de l'enfance que suggère Paul Audi (8). Paradoxe extrême, Lyotard croit fermement à

(4) Jean-François Lyotard, *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, op. cit., p. 182.

(5) Cf. Jean-François Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1986.

(6) Cf. Jean-François Lyotard, *Lectures d'enfance*, Paris, Galilée, 1991.

(7) Mary Lydon offrit une traduction en anglais de cette belle préface intitulée « *Infans* » dans « *Veduta on Discours, figure* », in *Yale French Studies*, n° 99, 2001, p. 25.

(8) Voir *Les Chemins de la philosophie* d'Adèle Van Reeth, France culture : « Adieu l'enfance (1/4). Lyotard, l'enfance n'a pas d'âge », 15 décembre 2014.

l'immense pouvoir que recèle cette gêne chez le grand comme chez le petit de l'homme.

Mais on l'aura compris : si les exemples de cette enfance à laquelle on est éternellement redevable abondent, les définitions directes sont étonnamment rares. Afin donc de cerner le sens spécifique que Jean-François Lyotard a voulu prêter à ce mot d'« enfance », le mieux est de se référer à ces deux éléments cruciaux de son ouvrage posthume, *Misère de la philosophie* (9), que sont « La phrase-affect » et « Emma ».

Un commentaire presque pédagogique du paragraphe de *La Politique* où Aristote explique le partage des humains d'avec les animaux est l'amorce d'une théorisation de l'enfance dans sa guise originelle d'*infantia* : « [L]e temps d'avant le *logos* s'appelle *infantia*. Il est celui d'une *phōnē* qui ne signifie que des affections, des *pathēmata* des plaisirs et des peines de maintenant, sans les rapporter à un objet pris comme référent ni à un couple destinataire-destinataire » (10). Lyotard saisit l'occasion de cette définition succincte pour rappeler qu'en plus des « vocalisations » dont l'enfant comme l'animal sont capables, tout un gestuel participe, comme il l'a déjà fait remarquer dans *Le Différend* §110, de ces expressions d'affect. C'est de la fameuse « phrase-affect » qu'il s'agit. « Le sentiment est une phrase. Je l'appelle phrase-affect. Elle se distingue en ceci qu'elle est *inarticulée* » (11).

« Le mode de la phrase-affect, sa présentation impossible, c'est-à-dire qui se situe antérieurement par rapport à la représentation et restant au-dessus de ses moyens, Lyotard le nomme *infantia* » (12). Ce moyen dont la représentation a besoin est la parole ou, plutôt, le *logos* tel qu'Aristote le décrit en l'opposant à la *phōnē*. Le mot d'« impossible » est loin d'être rare dans l'œuvre du philosophe et son apparition ici, dans la définition passée par le moulin d'un de ses commentateurs récents, pointe une des apories de la théorie d'enfance. Mais face à l'impasse intégrale, Lyotard s'éreinte sans répit pour que quelque chose – même quelque chose d'en-deçà de la présentation – arrive. Incapable d'articuler quelque mot que ce soit, l'enfant possède cependant une force de résistance supérieure à celle de celui qu'il « deviendra » : « Il ne témoigne pas », écrira Jean-François Lyotard dans *La Confession d'Augustin*, « il est témoignage » (13). À la limite, l'intégralité du témoignage muet est l'unique

(9) Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*, Paris, Galilée, 2000.

(10) *Ibidem*, p. 53 (« La phrase-affect » §18).

(11) *Ibid.*, p. 45 (« La phrase-affect » §2).

(12) Mark Stoholski, « Apathēmata », in Julie Gaillard, Claire Nouvet and Mark Stoholski (eds.), *Traversals of Affect : On Jean-François Lyotard*, London, Bloomsbury, 2016, p. 30.

(13) Jean-François Lyotard, *La Confession d'Augustin*, Paris, Galilée, 1998, p. 23.

Robert Harvey

puissance apte à parer tout mal, c'est-à-dire tout négationnisme (14). C'est cette force qui fait avancer *Le Différend*.

Sur la phrase-affect, Lyotard poursuit : « *Inarticulée* signifierait : cette phrase ne présente pas un univers de phrase ; elle signale du sens ; ce sens est d'une seule sorte, plaisir et/ou peine (“ça va, ça ne va pas”) ; ce sens n'est rapporté à aucun référent : le “ça va” et le “ça ne va pas” ne sont pas plus des attributs d'objet que le beau et le laid ; enfin ce sens n'émane d'aucun destinataire (je) et ne s'adresse à aucun destinataire (tu). Le signal qu'est la phrase-affect est tautégorique : *aisthēsis*, *Empfindung* [...]. Ils sont des témoins qui ne représentent rien à personne » (15). Approfondissement donc de cette sorte de phrase qui n'arrive à parler à personne, mais abandon du fil somatique où la gesticulation permet à l'enfant de se relier au monde à travers l'espace. C'est l'un des deux défauts ou carences qui, à mon sens, mine la théorie de l'enfance selon Lyotard.

L'autre est le tissu de contradictions auquel mène l'insistance à rester avec l'exemple freudien de l'*Affekt*, qui a comme point de départ le cas d'Emma Eckstein que nous examinerons dans une section ultérieure. Il suffit de dire ici et maintenant que le dispositif temporel de plusieurs questions qui préoccupent Lyotard le contraint à des torsions argumentaires à la limite du tenable. C'est très spécifiquement le cas de l'anachronisme bizarre que Freud introduit dans son récit de l'analyse d'« Emma » et à laquelle Lyotard reste fidèle. Si chez la patiente, « après coup, se découvre une prédisposition [et que] la *Nachträglichkeit* renvoie à une *Vorzeitigkeit* par-dessus une latence » (16), c'est que le sujet psychanalysé (« Emma ») avait subi le premier traumatisme bien après son bref séjour dans l'état d'*infantia*. Qu'il y ait eu latence et « après-coup » entre trauma et récit du trauma, on l'accorde sans problème. À aucun moment Freud (et, *a fortiori*, Lyotard qui se réclame de Freud) n'attribue le premier coup traumatisant à un être humain d'avant la parole.

Méta-concept

Avant d'aborder de façon critique la théorie lyotardienne de l'enfance, considérons l'étendue de sa portée dans l'œuvre. « [C]ette description » – celle qu'il donne de l'enfance au §18 de « La phrase-affect » – « reste anthropologique. Il s'agirait d'élaborer le statut transcendantal de l'*infantia* » (17). C'est comme si, à l'heure où sa mort a déjà sonné,

(14) Cf. Robert Harvey, *Témoins d'artifice*, Paris, L'Harmattan, 2003.

(15) Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*, op. cit., pp. 47-48 (« La phrase-affect » §6).

(16) *Ibidem*, p. 58.

(17) *Ibid.*, pp. 53-54.

Jean-François Lyotard l'annonçait comme nouveau projet, alors qu'il s'y éreinte depuis le début. En effet, loin d'être restreinte à une préoccupation tardive, l'enfance rassemble, sous une seule égide conceptuelle, la plupart des vecteurs philosophiques que Lyotard a tenté de développer dans sa carrière.

À parcourir ces titres et leurs dates de publication, on pourrait croire l'*infantia* une préoccupation tardive dans l'œuvre de Lyotard. Permettant d'agrandir notre perspective d'ensemble, non seulement l'enfance imprègne-t-elle la posthume *Misère de la philosophie*, mais ce noyau des démarches lyotardiennes est présent dès le départ. À la différence, par exemple, d'un Paul Audi, pour qui « le thème de l'enfant arrive tardivement » dans la pensée lyotardienne, la regrettée Mary Lydon détecte, dans un article posthume, ce thème à l'œuvre dès la publication de *Discours, figure*, c'est-à-dire de la thèse de Jean-François Lyotard en 1971 (18). Lydon fut la première traductrice en anglais de *Discours, figure*. Cette proximité à la lettre et à l'esprit du texte lui permettait non seulement de déceler l'*infantia* à l'œuvre chez Lyotard dès 1971, mais de confirmer sa conviction que les arts figuraux sont les véhicules chez l'adulte de l'expression affective. Voici Lyotard à propos de Descartes dans *La Dioptrique* et à l'aide de Merleau-Ponty : « La vue "exacte" n'est jamais immédiate, mais reconquise sur la vision trouble. L'inspection de l'esprit a une enfance qui est le louche et le fantasmagorique. Il est essentiel à la problématique cartésienne que l'esprit débute dans la multiplicité et le désordre, que son premier état ne soit pas "optique" géométrique, mais qu'il ait à se ressaisir de l'opacité et de la courbure » (19).

On se souviendra que le tout premier livre de Lyotard fut *La Phénoménologie* (20) dans la série « Que sais-je ? » – ouvrage où la thèse de *La Phénoménologie de la perception* (21) est vue d'un œil approbateur – et que des traces de *L'Œil et l'esprit* (22) n'est pas sans prêter inspiration à *Discours, figure* et au-delà. Cette « louche et fantasmagorique » faculté de perception de volumes, de couleurs, de lignes, de mouvements, etc. aurait dû devenir, nous le verrons, l'antidote à la dépendance freudienne et logocentrique qui empêchait Lyotard de parfaire sa théorie d'enfance. Le processus d'« anamnèse du visible » atteste de la rémanence de cette intuition : « L'anamnèse est l'antipode [...], l'autre, de l'accélération et de l'abréviation » (23), c'est-à-dire de l'autre inhumanité qu'est le développement capitaliste.

(18) Voir note 8.

(19) Jean-François Lyotard, *Discours, figure*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 183.

(20) Jean-François Lyotard, *La Phénoménologie*, Paris, PUF, 1954.

(21) Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

(22) Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964.

(23) Jean-François Lyotard, *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, op. cit., p. 11.

Robert Harvey

L'enfance « hante », comme Lydon (24) le dit, l'œuvre de Lyotard. Voyons donc : le figural peut-être tout d'abord, cette perméabilité prête à renverser la dialectique infernale en *discours* et *digure*, ancêtre de cette force expérimentale et d'invention de nouvelles règles au sein de notre modernité que Lyotard nomma le postmoderne, avec ses petits récits qu'il susurre – autant de « naissances » garantissant la survie aux avant-gardes. L'enfance est la force des faibles que Lyotard étudie chez les présocratiques dans *Rudiments païens* (25). Ces faibles puissants dans leur apathie (26), non pas minorités mais êtres minorisés avec lesquels Lyotard comme Deleuze se solidarisait. Il y a aussi, tout au long de sa pensée, l'éloge de la dérive critique et de sa pratique dans le *dissensus* politique depuis *Socialisme ou barbarie* jusqu'au *Différend* et au-delà. *L'infantia* est présente aussi dans le moment de saisissement dans l'expérience du sublime lue de façon si productive dans les minutieuses « leçons » lyotardiennes. Enfin (mais la liste est sans fin), le parti pris de cette enfance explique celui de l'intraduisible comme de l'intraitable que Miguel Abensour eut la perspicacité d'identifier comme paradigme (27).

De toutes les préoccupations de Jean-François Lyotard, l'enfance constitua le méta-concept de sa philosophie, sa « clé de voute ». Ainsi est (lié à l')enfance la musique, la peinture. Ces mondes de gestes – dont seul manque la danse – sont des mondes où le figural prolifère, domine, triomphe sur le discursif. La phrase-affect, enfouie dans un oubli avant l'oubli, ressurgit sous la touche du pinceau comme sous celle du piano. Ces mondes montrent le chemin d'une politique post-humaniste anti-inhumaniste car, comme dit le philosophe en faisant le constat de la misère de la philosophie, « il n'y a d'amour qu'autant que les adultes s'acceptent enfants » (28).

Omniprésente dans l'œuvre, la fragilité au sein de l'intuition de ce qui pourtant est une véritable *faculté d'enfance* se lit dans les freins rhétoriques qu'emploie Christopher Fynsk, l'un des commentateurs les plus fins et aussi l'un des « enfants abandonnés » par Lyotard à sa mort : « Si l'enfance est *quelque chose comme* une “faculté d'enthousiasme”, c'est parce qu'elle procède d'une sorte de “oui” » (29). Cette grande traductrice que fut Mary Lydon entr'aperçut une sortie de cette fragilité. C'est à l'aide

(24) Mary Lydon, « Infans », *loc. cit.*, p. 25.

(25) Cf. Jean-François Lyotard, *Rudiments païens. Genre dissertatif*, Paris, Klincksieck, 2011.

(26) « L'apathie signale l'excès débordant qu'est l'affect inarticulé » (Claire Nouvet, in *Traversals of Affect : On Jean-François Lyotard*, *op. cit.*, p. 41).

(27) Cf. Miguel Abensour, « De l'intraitable », in *Jean-François Lyotard. L'Exercice du différend*, Paris, PUF, 2001.

(28) Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 26.

(29) Christopher Fynsk, « Jean-François's Infancy », in Robert Harvey et Lawrence R. Schehr (sous la direction de), *Yale French Studies*, n° 99 (« Jean-François Lyotard. Time and Judgment »), 2001, pp. 61 et 58 *sq.* C'est moi qui souligne. Fynsk avait fait paraître

de l'étude du cas d'un quinquagénaire aveugle qui revoit après quarante-cinq ans et dont le neurologue Oliver Sacks fait le récit en 1993 (30) que Mary Lydon en vient à nous expliquer le lien indéfectible entre le figural et l'enfance à la Lyotard (31). Tout comme le cheminement vers la vue retrouvé chez son patient – qui s'appelle Virgil – rappelle à Sacks la façon dont « un enfant, dans sa construction première du monde, déplacera ça et là sa main devant lui en dodelinant la tête », la figure devient dans la thèse lyotardienne, « *infantia*, l'invisible, l'irréremédiablement perdu » (32). Seulement voilà : la figure – c'est-à-dire l'enfance – recèle la seule force (faible) capable de sauver l'honneur du nom « humanité ». À partir de 1971 donc, les dérives qu'empruntera la pensée de Lyotard chercheront toutes à dire cet indicible. À ce propos, je restitue à la surface une note que l'humble Mary Lydon avait mise au bas de son texte posthume de 2001 : « Ce qui est tout à fait remarquable dans le coup d'œil de Sacks sur l'enfance [...] est que Virgil, à la différence de l'enfant, peut *parler* de l'expérience visuelle de l'enfance pendant qu'il l'expérimente » (33).

Il m'est arrivé de souligner l'importance du passage – passage dans la vie esthétique et, par conséquent, éthique – de l'humain entre expériences incommensurables. Lyotard avait détecté cette fragile dialectique dans la *Critique du Jugement*, spécifiquement dans la dynamique à l'œuvre dans l'expérience du sublime. Non moins partisan que Kant du pouvoir de la raison critique, Lyotard savait, comme le grand philosophe de Königsberg, que forcer un passage ouvre sur les pires crimes (34). Ainsi, l'*infans* qui perdure chez l'adulte est son aspect à la fois le plus puissant et le plus précieusement délicat. Une aporie menace la théorie de l'enfance.

Contradictions

« La lecture que l'*Entwurf* [*einer Psychologie* (35)] fait de l'après-coup », écrit Lyotard dans « Emma », « tient en quelques mots » (36). Pourtant, sa fascination trop fidèle à ces « quelques mots » introduit et maintient un défaut dans sa théorie de l'enfance. Quoiqu'ayant acquis

un an plus tôt un essai dédié à la mémoire de Lyotard et portant un titre évocateur de l'importance de l'enfance dans sa pensée : *Infant Figures*, Stanford University Press, 2000.

(30) Cf. Oliver Sacks, « A Neurologist's Note Book : To See and Not See », in *The New Yorker*, 10 mai 1993. Repris dans *An Anthropologist on Mars*, New York, Vintage, 1995.

(31) En commentant *Discours, figure*, Paul Audi qualifie Lyotard d'un des rares « philosophes-artistes » mais ne trace pas le lien étroit entre le figural et l'enfance.

(32) Mary Lydon, « Infans », *loc. cit.*, pp. 22-23.

(33) *Ibidem*, p. 23.

(34) Cf. Robert Harvey, « Telltale at the Passages », in *Yale French Studies*, n° 99, *op. cit.*

(35) Cf. Sigmund Freud, *Esquisse d'une psychologie*, Toulouse, Érès, 2011.

(36) Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 77.



Rémy Thoirain, *Sans titre*, encre d'imprimerie noire sur papier, 25,5 x 32 cm, 2016.

ce statut de méta-concept, l'enfance, avec sa temporalité paradoxale, est parfois ingérable, indomptable, inutilisable pour la philosophie puisque celle-ci doit, pour avancer, user peu ou prou du langage articulé. À cette énigme s'ajoute, malgré la dérive acharnée de Lyotard à partir de Marx et de Freud, une confiance encore trop forte en ce père de la psychanalyse. Il avait toutefois inscrit un avertissement acerbe dans *Discours, figure* – critique qui accompagne sa fascination énergumène et constante avec l'écrit et le style : « Attaquons-nous à la suffisance du discours. C'est chose aisée de dissiper le prestige présent du système, de la clôture, dans lesquels les hommes du langage croient enfermer tout ce qui est sens » (37). Cette catégorie des « hommes du langage » – surtout les idéologues y compris ceux de la gauche politique non dissidente – comprend aussi Freud.

La phrase-affect, qui est au cœur du *Différend*, trouve son illustration la plus élaborée dans les études que Lyotard a consacrées à Emma, patiente « hystérique » de Freud (38). Le défaut du cas « Emma » provient tout simplement du fait que si cette femme reçut le coup traumatique pendant son enfance, elle n'a pas été ainsi « affectée » au stade de *l'infantia*.

(37) Jean-François Lyotard, *Discours, figure, op. cit.*, pp. 11-12.

(38) Jean-François Lyotard, « Emma », in *La Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 39 (« Excitations »), 1989. Repris dans *Misère de la philosophie, op. cit.*

Claire Nouvet a beau dire, en parfait accord d'ailleurs, avec Lyotard que « l'affect [...] est inconscient car il n'a jamais été attaché à une représentation » (39), comme l'écrit Christopher Fynsk : « je ne suis pas convaincu que nous trouverons toujours de la consistance [...] à travers toutes les méditations de Lyotard sur l'enfance » (40), car lors de sa consultation avec l'éminent Dr Freud, Emma, qui est affublée même d'un nom de famille, ne représente ni ne présente l'attentat qui eut lieu (sans avoir eu lieu) lorsqu'elle avait huit ans : elle l'interprète, tout comme le Dr Freud le fait. Et Lyotard, qui entoure dans son titre le prénom de la patiente de guillemets de distanciation, le sait très bien : elle n'est ni « Emma » et « Eckstein » qu'après l'entrée en pays de *logos* – territoire où elle reçut le coup traumatisant (41).

Ce tour de passe-passe chronologique n'est ni nécessaire ni compréhensible. Il donne lieu, pourtant, à des interprétations aberrantes. Dans l'élaboration écrite qu'il a prêtée à une conférence d'avril 1999, Geoffrey Bennington observe (42), par exemple et à juste titre, qu'*Économie libidinale*, que Lyotard qualifiait souvent de son « livre méchant », fut élaboré sur le mode d'une enfance perverse. Mais Bennington (comme Lyotard lui-même) administre un coup de balai trop hâtif à la performance, le cri d'alarme et de colère contre le carcan marxiste, tendant à attribuer trop vite sa violence à la logique du *logos*. Comme Lydon avant lui, Bennington élève l'enfance au statut d'un constant plus ou moins décelable depuis le début de l'œuvre philosophique de Lyotard. Il remonte même plus loin que Lydon, puisqu'il prend en compte l'ouvrage sur la phénoménologie de 1954 pour la série « Que sais-je ? ». Mais fixant (orientant, pointant) une lumière insistante sur les multiples déclinaisons stylistiques qu'emprunte Lyotard pour caractériser le concept freudien de *Nachträglichkeit*, qu'il traduit par après-coup, Bennington y décèle une préoccupation malsaine chez Lyotard avec l'expérience de subir une pénétration anale. Il le dit lui-même vers le début de l'essai : « je montrerai [...] une métaphoricité insistante de la pénétration anale violente » (43). Il en résulte une lecture louchement littérale du processus de l'anamnèse : « *avant* me tombe dessus comme un événement » (44) devient, une

(39) Claire Nouvet, « For "Emma" », in Julie Gaillard, Claire Nouvet and Mark Stoholski (eds.), *Traversals of Affect : On Jean-François Lyotard*, *op. cit.*, p. 39. Je traduis.

(40) Christopher Fynsk, « Jean-François's Infancy », *loc. cit.*, p. 54.

(41) Jean-François Lyotard, « Emma », *loc. cit.*, pp. 82-83.

(42) Il s'agit du premier chapitre, intitulé « Childish Things » dans Geoffrey Bennington, *Late Lyotard*, Lexington, CreateSpace, 2005 dont une première version fut publiée sous le titre « Avant » dans *Afterwords : Essays in Memory of Jean-François Lyotard*, sous la direction de Robert Harvey, Stony Brook, Humanities Institute, Occasional Papers 1, 2000.

(43) *Ibidem*, p. 13.

(44) *Ibid.*, p. 31.

Robert Harvey

page plus loin, « L'Autre ne se présente jamais de face, mais nous prend par derrière » (45).

Au sein même de cet essai fondamental qu'est « Emma », Lyotard semble reconnaître la non-conformité du cas freudien à la théorie de l'enfance que lui, Lyotard, voulait développer : « En somme, apathie (46) [chez Emma] à huit ans ; la capacité de pâtir naît avec la puberté, c'est-à-dire avec la sexualité génitale. C'est cette excitabilité qui fait que le souvenir est un excitant. Entre-temps, latence ; le souvenir est perdu faute d'affect qu'il puisse éveiller ». Cet état qui dure jusqu'à la puberté, qu'a-t-il à voir avec la situation d'incapacité linguistique intégrale ? Lyotard poursuit cette réflexion : « Il y a plusieurs motifs de ne pas accepter cette lecture, qui fait de l'altération due à la puberté une véritable naissance à la passibilité » (47). Et lorsqu'il reprend cette réserve quinze pages plus loin, la fragilité théorique due à la fidélité freudienne est patente : « On dira qu'elle ne l'ignore pas, à huit ans. J'en conviens, mais cela n'est pas essentiel à l'idée, philosophique, et non psychanalytique, que je poursuis » (48).

L'autre problème avec la théorie d'enfance chez Lyotard provient de la persistance du carcan moral imposé par la culture judéo-chrétienne. Si l'on peut se rebiffer à l'observation récente d'un commentateur du philosophe, c'est parce qu'elle est fidèle à sa pensée : « Avec l'articulation [le *logos*], on découvre *ses propres péchés passés*, celui d'avoir été inconscient, celui d'avoir *ouvertement exhibé* les plaisirs et les peines sordides de la sexualité infantile et, ainsi, d'avoir *transgressé*. *La honte* arrive après coup, la honte d'avoir été incapable de honte lorsqu'elle était nécessaire. *On est coupable* donc de transgression éhontée » (49). On subodore ici, chez Lyotard, cette tendance lisible aussi, par exemple, chez Julia Kristeva de maintenir l'être humain dans cette culpabilité d'avant la lettre qui tient le sujet en état de coercition et fait tourner les affaires des monothéismes.

Tantôt Lyotard désespère que l'enfance soit inatteignable et source d'une sorte de mélancolie crypto-chrétienne, tantôt il se réjouit de la force dissidente que l'enfance recèle. La souffrance que le sujet éprouve à vivre la réconciliation impossible entre l'enfance et l'âge du règne du *logos* est une souffrance terrible. Cette situation « tragique » est l'exemple même du *différend* et elle n'est guère atténuée par des boutades telles que « pubères tardifs que nous sommes tous » (50). Dans l'avant-propos de *L'Inhumain*, à l'aide d'une question pour la forme, Lyotard reconnaît qu'il faut (ou qu'il aurait fallu) une politique à partir de l'enfance : « Qu'appellera-t-on

(45) *Ibid.*, p. 32.

(46) Qu'il nomme aussi « amnésie affective » (p. 79).

(47) Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 78.

(48) *Ibidem*, p. 91.

(49) Mark Stoholski, « Apathèmata », *loc. cit.*, p. 33.

(50) Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 81.

humain dans l'homme, la misère initiale de son enfance ou sa capacité d'acquérir une "seconde" nature qui, grâce au langage, le rend apte au partage de la vie commune, à la conscience et à la raison adulte ? ».

Afin de sortir du dilemme théorique (qui n'est tout de même pas une aporie) de l'enfance selon Lyotard, détournons-nous, comme Lyotard lui-même le fit maintes fois, du royaume du *logos* vers celui des sens et, en particulier, celui de la vue. Cette œuvre se remarque par l'intérêt – au-delà des textes – pour la musique et la peinture. À partir de l'art, *a fortiori*, tout ce qui s'expérimente par le voir – même si la vue est floue – tend vers le politique.

Quiconque explore l'inconscient de l'art s'intéressera forcément à ce stade où nous supposons que nous ne pensons pas encore puisque nous n'avons pas encore acquis la langue dite « maternelle ». Est-ce bien vrai, en fin de compte, que l'enfant ne pense pas ? Après tout, certains témoins témoignent sans témoigner.

Bruno Chaouat semble vouloir ramener Jean-François Lyotard au rhizome dont il parlait lui-même où l'enfance et la musique ont chance de briser la prohibition du politique : « Il s'ensuit que ce que Lyotard appelle une "phrase-affect" ne peut relever de la chose politique, dès lors que ce qui fonde la Cité, c'est précisément le *logos* ou la voix articulée, qui permet la délibération du juste et de l'injuste, de l'utile et du nuisible (Aristote), faculté dont les animaux seraient privés. La voix articulée, *phōnē enarthros*, s'oppose selon Aristote aux affects humains ou animaux (*pathēmata*) exprimés dans ce que l'auteur de la *Politique* caractérise comme "voix mêlée ou confuse". Comme tel, l'*infans*, qui désigne un pré-humain ou un pré-linguistique irréductible à l'enfance empirique (à un âge de la vie), est banni de la Cité et de toute existence politique. L'*infans*, comme l'animal, est muet. Et [...] la musique sourd d'un tel silence, comme l'indique le paronyme de l'essai, "Musique, mutique" » (51).

Ne vaut-il pas mieux, à ces fins politiques dont nous avons encore besoin, reprendre à sa source, comme le fait avec finesse Rachel Jones, l'intuition théorique de Lyotard à propos de l'enfance : « l'enfance signale impréparation inconsciente [*unknowing unreadiness*] qui peut se renouveler à n'importe quel âge et en toute circonstance de rencontre, qui demeure ouvert à l'étrange [*unfamiliar*] et à l'inconnu, rendant ainsi possible l'initiation du nouveau, du singulier et de l'imprévu [*unforeseen*] » (52)

(51) Bruno Chaouat, « La clameur originaire du politique », in *Cités*, n° 45 (« Lyotard politique »), Paris, PUF, 2011, p. 51.

(52) Rachel Jones, « Irigaray and Lyotard : Birth, Infancy, and Metaphysics », in *Hypatia* 27, n° 1, 2012, p. 140.

Robert Harvey

pour que « sa raison doit rendre la raison apte à raisonner la déraison si elle prétend cesser d'ignorer l'inconscient » (53).

Potentialités

Penseur qui savait le mieux suivre la dérive à partir de Marx, Bill Readings menait, dans le sillon de Lyotard, une « lutte pour écouter, pour entendre une politique qui ne sait parler la langue de la politique » (54). Et, en effet, la force succincte de « la phrase-affect » atteste d'une volonté de parfaire l'enfance conceptuellement avant sa mort, d'en résoudre les contradictions et – souci inébranlable tout au long de sa vie – d'en tirer les conséquences éthiques. Celles-ci auraient été forcément politiques. Si l'on adhère à l'argument des dernières conférences de Hannah Arendt sur la philosophie politique de Kant, les parallèles avec le drame de l'œuvre inachevée de l'auteur de « L'Analytique du sublime » sont frappants (55).

La politique ne vaut rien si elle n'est pas à l'écoute de l'imprononçable et Bruno Chaouat n'est pas le premier à remarquer la liaison primordiale entre *phōnē* et politique. Dans le même dossier de la revue *Cités* sur le « Lyotard politique », Chaouat considère « décisive [...] l'influence de la philosophie de la nouvelle musique [...] sur la pensée esthétique de Lyotard » (56). Cette « philosophie de la nouvelle musique » initiée par Arnold Schönberg dès 1911 est portée, soutenue avec acharnement et prolongée par Theodor W. Adorno dans son ouvrage éponyme de 1949 (57). L'œuvre de Lyotard présente selon Chaouat, spécialement dans « Musique, mutique », une extension marquante. Dans cette « glose sur l'un des *Petits traités* de Pascal Quignard intitulé “Langue” », Chaouat s'aperçoit que ce n'est « ni la langue ni la musique dans leur incarnation empirique [qui] sont vraiment en jeu », mais bien un « en deça de toute musique, l'inframusique ou ce que Lyotard appelle [le] “mutique” » (58).

Ainsi, on voit bien, tout d'abord, tout ce que Lyotard a puisé des esthétiques de Samuel Beckett et de Marcel Duchamp ainsi que, en amont, Stéphane Mallarmé. Mais on voit aussi une autre mutation de cette véritable philosophie de *l'infantia* qui guide et conduit toute la pensée

(53) Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, pp. 59-60.

(54) Bill Readings, « Introduction », in Bill Readings et Kevin Paul Geiman (sous la direction de), *Political Writings*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993, p. XV. Ce volume en anglais réunit des textes politiques que Lyotard a écrits entre 1956 et 1989, y compris ceux que l'on trouve dans *La Guerre des Algériens*, présentés par Mohammed Ramdani (Paris, Galilée, 1989).

(55) Cf. Hannah Arendt, *Juger. Sur la philosophie politique de Kant*, Paris, Seuil, 2003.

(56) Bruno Chaouat, « La clameur originaire du politique », *art. cit.*, p. 48.

(57) Theodor W. Adorno, *Philosophie des neuen Musik*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1949.

(58) Bruno Chaouat, « La clameur originaire du politique », *art. cit.*, pp. 49-50.

de Jean-François Lyotard. « Or, pour Lyotard, c'est l'affect, non le *logos*, c'est la voix confuse, non la voix articulée, qui constitue la condition de possibilité de la justice en politique. Une politique sourde à la voix inarticulée comme témoignage de l'inhumain (de l'*infans*, du différend) dans l'homme serait vouée à l'injustice. La philosophie politique de Lyotard, aussi bien que sa conception de la justice, est donc contraire à toute pensée du consensus. C'est une philosophie de la dissonance irréductible, du conflit transcendentement insoluble » (59). Ouverture audacieuse d'originalité vers de nouveaux horizons mais, en fin de compte, on est bien obligé de constater avec Chaouat que « le politique pour Lyotard est hanté par un motif tragique et par l'affect mélancolique de la perte du sacré » (60).

Politique pré-linguistique

En souffrance de son extension politique, le concept lyotardien de l'enfance n'a jamais trouvé d'issue à son différend d'avec le régime discursif. Or, ce régime du *logos* dépend en creux (par négation ou manque) de la *phōnē*, du silence et d'autres expressions inarticulées ou quasi-articulées (le rire, les cris, les gazouillis, etc.) : « Il y a pourtant une communicabilité des plaisirs et des peines, des *pathēmata*, sans médiation du *logos*, par la seule "voix confuse". Les animaux "se signalent les uns aux autres" leurs sentiments, dit Aristote. [...] La communication mutique est faite d'inspirations et expirations d'air non discrètes : grognements, halètements, soupirs » (61).

Ce défaut de supplément performatif à la *phōnē* peut tout de même étonner étant donné le parti-pris de Jean-François Lyotard pour les arts qui ne participent que peu ou pas du tout du discours : surtout la musique et la peinture. Les arcanes de la danse, par exemple, l'auraient peut-être amené à réfléchir sur ce que les enfants font avec leurs corps – même avant de parler. Comme la *phōnē* qui perdure en sourdine dans le *logos*, certains de ces mouvements auxquels nous nous sommes livrés dès nos premiers jours, nous les répétons, parfois en les développant, tout au long de notre vie avec le visage, bien sûr, mais avec nos mains, notre torse, notre station debout, nos jambes, nos sauts, nos bras, etc.

Suivons un instant Christopher Fynsk qui avec perspicacité souligne le soin avec lequel Lyotard regimbait devant la tendance adulte (scientifique, discursive, etc.) à faire de l'enfance une singularité subjective. C'est de l'enfance qu'il s'agit et non pas de cet enfant-là ou de cet enfant-ci. Fidèle à la pensée de Lyotard, Fynsk reconnaît avec lui

(59) *Ibidem*, p. 52.

(60) *Ibid.*, p. 54.

(61) Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 51 (« La phrase-affect » §13).

Robert Harvey

l'importance non seulement de la voix de l'enfance, mais aussi du corps en entier de l'enfance. Cela le conduit néanmoins, comme cela conduisait Lyotard aussi, à manquer de s'arracher entièrement du carcan schématique de Merleau-Ponty. Ainsi, « le corps de l'enfant ou le corps de l'enfance serait quelque chose comme un site persistant d'exposition [...] à la fois exposition et souffrance de l'exposition » (62). Tant qu'à laisser ramener l'enfance à un enfant qui souffre, pourquoi ne pas rappeler que cet enfant, comme tous les enfants, conceptualise et schématise le monde avant l'acquisition de la parole ? Cet « autre inhumain » qu'est l'enfance qui persiste en nous n'est-elle qu'une « indétermination misérable et admirable », un « misérable miracle » (63) inapte à nous sortir de cette autre enfance qu'est celle de l'espèce ?

Maxine Sheets-Johnstone indique peut-être le chemin d'un supplément politique à cette réflexion. Dans un livre récent intitulé *La Primauté du mouvement*, Sheets-Johnstone a tout un chapitre consacré au « *Thinking in Movement* » où, œuvrant en dehors du logocentrisme habituel de la philosophie, elle affirme que « notre construction épistémologique du monde » se fonde sur une « théorie des objets » qui se développe chez l'enfant dès l'âge de deux à trois mois, donc nécessairement un enfant en pleine *infantia* (64). Ce n'est donc peut-être pas, comme nous le pensons depuis Aristote, le langage de la bouche, l'articulation linguistique qui fonde primitivement la société et ses séquelles, mais bien un « *penser en mouvement* [qui] est notre moyen primordial de faire sens du monde » (65). Faire honneur à l'héritage philosophique de Jean-François Lyotard consiste sans doute à poursuivre sa réflexion sur l'enfance dans le sens de cette corporéité sans quoi nous restons à la dérive.

Envoi

Ce devait être en 1990. Je suis allé à Fillerval pour discuter de l'organisation des essais traduits en anglais pour *Toward the Postmodern* (66). Avec mes deux filles, âgées de cinq et sept ans, on prit un train vers l'Oise depuis la Gare Saint-Lazare. Jean-François nous attendait avec sa voiture à la gare de Mouy. Arrivés à la vieille ferme, Andrée nous accueillit avec sa chaleur simple, nous donna à boire, puis disparut discrètement. Autant que le concept d'*infantia* avait guidé de près ou de loin toute l'œuvre de

(62) Christopher Fynsk, « Jean-François's Infancy », *loc. cit.*, p. 52.

(63) Allusion au titre du texte et des dessins de 1956 d'Henri Michaux, *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, 2001.

(64) Maxine Sheets-Johnstone, *The Primacy of Movement*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2011, p. 432. Je traduis.

(65) *Ibidem*.

(66) Jean-François Lyotard, *Toward the Postmodern*, sous la direction de Robert Harvey et Mark S. Roberts (Atlantic City, NJ, Humanity Books, 1993).

ce grand philosophe devenu un ami, je savais à quel point l'enfance dans sa manifestation viscéralement vécue le préoccupait. David, l'enfant qu'il avait fait avec Dolorès Dziczek, était né en 1986. Cela expliquait sans doute, je me suis dit, la tension entre Jean-François et Andrée, ces deux êtres que je chérissais et qui avaient été ensemble depuis plus de quarante ans.

Pendant que nous travaillions, les filles découvraient avec joie cette vénérable maison dont Andrée leur faisait faire le tour. Jean-François proposa ensuite une petite promenade dans la forêt de Hez-Froidmont qui jouxte Fillerval. Je pris la main de la grande et Jean-François, avec son grand sourire avunculaire, la petite sur ses épaules. Et, en silence pendant une bonne demi-heure, nous avons parcouru une petite piste ombragée. Dans ce silence ponctué de quelques cris et de quelques rires enfantins, j'ai partagé avec Jean-François le riche plaisir de l'enfance en nous.

Dire que l'humanité est superflue ou en voie de l'être va encore plus loin que la prédiction foucauldienne selon laquelle « l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable » (67). Notre enfance ou, plutôt, notre *infantia* constituerait pourtant une sorte de planche de salut si seulement elle pouvait se souvenir non seulement de son gazouillement, mais aussi de ses gesticulations pour connaître le monde. Ainsi, cette « inhumanité » pourrait sauver non pas l'humanité, mais l'honneur du nom même de l'homme.

Robert Harvey

*Distinguished Professor
Stony Brook University*

(67) Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 398.